

La Lucarne de José Saramago, Pilar Del Rio, Geneviève Leibrich

En préparant mes livres pour une croisière sur le Douro, j'ai découvert que le Portugal avait un prix Nobel de littérature : José Saramago (1998). J'ai choisi un roman qu'il avait écrit entre 1940 et 1950 et qui s'était perdu chez un éditeur.... pour n'être édité qu'en 2013, après la mort de l'auteur selon ses vœux.

« *Claraboia* » en portugais, c'est une verrière, une lucarne, ouverte sur les habitants d'un immeuble simple de Lisbonne. On passe ainsi d'un étage à l'autre, mais on ne fait pas qu'observer, on entre derrière les portes fermées pour y partager la vraie vie de ces couples, tous aussi truculents les uns que les autres.

Il y a un cordonnier philosophe, un représentant de commerce aigri, quatre couturières fans de Beethoven, une femme entretenue, etc. Le génie de Saramago, celui de tous les très grands, c'est qu'il n'y a pas d'histoire à proprement parler. Il décrit l'existence de ces gens, pas de rebondissements spectaculaires, de suspens, d'angoisse, ou plutôt si, tout ça existe mais c'est la vie tout simplement. L'auteur nous fait entrer dans la tête des personnages, partager leurs réflexions intimes, leurs peurs et leurs envies, leurs espoirs et leurs déceptions aussi. On vit avec eux à l'intérieur d'eux-mêmes ! Et toutes les péripéties de leurs vies deviennent l'histoire du livre, leurs pensées deviennent aussi les nôtres parfois, tout comme l'auteur en profite pour faire part de ses propres réflexions sur la société de cette époque sombre du Portugal.

Quel talent pour décrire, en quelques mots, une attitude « *la cigarette faisait partie d'un réseau compliqué d'attitudes, de paroles et de gestes, tous avec le même objectif : impressionner* » ou une situation « *Le tic-tac de la pendule repoussait le silence, s'obstinait à l'éloigner, mais le silence lui opposait sa masse dense et lourde, où tous les sons se noyaient. Sans défaillance, l'un et l'autre se battaient, le son avec l'opiniâtreté du désespoir et la certitude de la mort, le silence avec le dédain de l'éternité* » ou un simple regard « *ils avaient ce sourire dans les yeux qui vaut tous les sourires avec dents et lèvres* ».

Au gré des étages et des situations, l'auteur sait toujours trouver la bonne formule, les mots justes et précis pour élargir la pensée et en faire matière à réflexion « *Après, tu m'oublieras... – Je ne sais pas. Quelle autre réponse aurait-il dû attendre ? Évidemment que l'enfant ne savait pas s'il l'oublierait. Personne ne sait s'il oubliera avant d'oublier* » ; « *Rien de ce qui l'entourait, bien qu'acheté avec son argent, ne lui appartenait vraiment. Avoir n'est pas posséder. On peut même avoir ce qu'on ne désire pas* » ; « *Derrière cette vie malheureuse que vivent les hommes, il y a un grand idéal, une grande espérance. J'ai appris que la vie de chacun de nous doit être orientée par cette espérance et cet idéal. Et que s'il y a des gens qui ne sentent pas les choses ainsi, c'est parce qu'ils sont morts avant de naître* ».

On y trouve même de l'humour dans certaines réparties : « *À mon avis les femmes belles ne veulent pas aimer, elles veulent être aimées* » ; « *Il savait très bien qu'il n'avait pas une calligraphie des plus élégantes, mais pour un cordonnier il la trouvait très acceptable, comparée à celle de certains médecins* ».

José Saramago n'invente pas de situations compliquées, il regarde la vie autour de lui, il « *se hasarde à interpréter le cosmos qu'est un immeuble, avec sa propre boussole* » mais jamais il ne se perd et le lecteur le suit avec passion et délectation. Il faut lire cette très haute littérature ! 9/10.